



1914

1918

HISTORIQUE

131

RÉGIMENT D'INFANTERIE



PREMIÈRE PARTIE

HISTORIQUE DU 131^e R. I.



*Offert aux
familles des
militaires morts pour la France*

DEUXIEME PARTIE

LISTE

DES

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX et SOLDATS

DU 131^e REGIMENT D'INFANTERIE

tombés au Champ d'Honneur ou disparus

BATAILLES INCRISTES AU DRAPEAU

Avant la Guerre 1914 – 191

LUTZEN

BAUTZEN

LA BEREZINA

MOTIFS DES CITATIONS A L'ARMEE

Obtenues par le 131^e R. I.

PENDANT LA GUERRE 1914 – 1919

ORDRE DE LA 6^e ARMEE, n° 541, du 5 Décembre 1917 :

« Sous les ordres du Lieutenant-Colonel ARDOUIN , s'est distingué partout où il a été engagée, particulièrement en Argonne, le 13 juillet 1915, en Champagne en 1915, dans la Somme en 1916, puis sur l'Aisne en avril 1917. Le 21 novembre 1917, s'est brillamment emparé, sur un front de 1500 mètres, d'organisations puissamment défendues, conquérant d'un seul élan tous ses objectifs, faisant 450 prisonniers et repoussant toutes les contre-attaques ennemies ».

ORDRE DE LA 3^e ARMEE, n° 409, du 5 Mai 1918 :

« Régiment d'élite qui, sous l'habile direction de son chef le Colonel ARDOUIN , vient de se couvrir de gloire. Ayant l'ordre d'enrayer à tout prix la progression des masses allemandes, s'est lancé à l'attaque, le 23 mars 1918, avec une superbe crânerie et a défendu ensuite le terrain conquis avec une rare opiniâtreté. Pendant les jours suivants, a continué à combattre contre les forces supérieures, poussant la résistance jusqu'à l'extrême limite ; a accompli ainsi noblement et avec un plein succès la mission périlleuse et délicate qui lui avait été confiée ».

ORDRE DE LA 3^e ARMEE, n° 488, du 10 Août 1918 :

« Sous le commandement du Lieutenant-Colonel BEURTON a enrayer la ruée des masses allemandes déclenchée après un bombardement d'une extrême violence, s'opposant à tous les débordements, maintenant sous ses feux les attaques furieuses de l'ennemi et lui faisant subir des pertes énormes. A ensuite brisé toutes les attaques et avec une opiniâtreté exemplaire à pendant quatre jours défendu et maintenu inviolé le point d'appui qu'il avait reçu ordre le conserver ».

HISTORIQUE

SUCCINCT

Du 131^e Régiment d' Infanterie

LA CONCENTRATION

Le 131^e, sous le commandement du Colonel FOUREST, quitte Orléans le 5 août 1914 et le 6 débarque à Lérouvainne.

Il est composé de nombreux Orléanais, de Tourangeaux, de Parisiens, etc., et fait partie de la 18^e Brigade (9^e Division).

La journée du 22 Août – Signeux

Le Régiment est engagé, le 22 août à Signeux, dans la lutte pour Longuyon. Il attaque avec un élan magnifique, mais l'ennemi est solidement retranché sur les hauteurs au nord de la voie ferrée Buzancy-Signeux et pour l'en déloger on pousse toute la journée de continuel assauts ; le Commandant BRIERE, grièvement blessé, regroupe son unité sous le feu et continue la lutte. Au cours de l'action, le Lieutenant Giraud, porte-drapeau, et plusieurs sapeurs qui composent la garde sont tués, le Soldat Siméon et le Caporal GAILLARDIN s'emparent du drapeau et le relève sous les balles. A midi, par une chaleur étouffante, le combat bat son plein ; l'ennemi, précédé d'un feu très violent d'artillerie, s'avance sur Cussigny, des groupes très nombreux progressent sur la voie ferrée vers Signeux. Quelques hommes chargés de protéger la retraite résistent jusqu'à l'épuisement complet des munitions. Le Caporal BRIOT, blessé déjà deux fois, fait mettre sa baïonnette au canon de son fusil, une balle le couche aussitôt. Ce premier choc a été particulièrement dur et si l'ennemi a réussi à progresser grâce à son énorme supériorité numérique, les rudes assauts du 131^e R. I., qui ont fait dans ses rangs des ravages énormes, lui font payer si cher son entrée sur le sol français que, désormais, sa marche va devenir très lente.

Cierges, le 2 septembre

Cierges marque, le 2 septembre, un nouveau temps d'arrêt dans la progression des armées allemandes. Dès la pointe du jour, la fusillade éclate sans répit ; les groupes ennemis s'infiltrèrent derrière les gerbes, dans les fossés, les avoines hautes. Le 3^e Bataillon, sous le commandement du Capitaine BONNET, part à l'assaut dans un ordre admirable. L'avance atteint 4 kilomètres et l'enthousiasme s'accroît à la vue des premiers prisonniers capturés.

Le soir, Cierges est en feu.

Dans la nuit du 3 au 4, le Capitaine CHAIRE se fortifie dans la ferme du Jarcq dont les murs immédiatement crénelés ; les patrouilles de cavalerie et d'infanterie ennemies passent sans la fouiller, les nôtres ne se révèlent pas, mais quand l'artillerie veut s'installer en lisière du bois, ils ouvrent sur elle un feu terrible qui couche servants et chevaux. L'Adjudant BOUDARD, perché sur un arbre, fait feu sur un détachement qui tente de s'approcher. Le Caporal CIMBEAU et le Soldat BEAUDOUIN tiennent en respect pendant plus de deux heures des mitrailleuses ennemies. Enfin, les munitions manquant, le détachement qui a pleinement rempli sa mission s'échappe à travers bois et rejoint le Régiment le lendemain à Lisle-en-Barois.

C'est à Louppy, le 8 septembre que le 131^e reçoit l'ordre du jour du Général JOFFRE portant à la connaissance des troupes que l'ennemi a été battu dans les plaines de la Marne et que la marche en avant va commencer. En fin de mois, par suite de glissements successifs vers l'ouest, le Régiment va se trouver en pleine forêt d'Argonne ; le 30, il attaque sur la Haute-Chevauchée et, le soir, emporte de haute lutte la cote 285.

A la fin de 1914, il se bat autour de deux villages dont les noms, désormais historiques, rappellent des combats sanglants qui compteront parmi les plus acharnés de la guerre :

VAUQUOIS : observatoire d'où l'on domine 30 kilomètres de terrain ;

BOUREUILLES : clef de la route qui contourne l'Argonne.

L'attaque sur VAUQUOIS est fixée pour le 8 décembre, les Allemands se sont retranchés formidablement sur les hauteurs et les assaillants sont, par la nature même du terrain, dans les conditions les plus désavantageuses, mais rien ne peut briser leur élan, le 131^e atteint les lisières de VAUQUOIS et s'y cramponne. Les nuits humides et glacées causent de nombreuses gelures aux pieds. Dans la soirée du 9, le 1^{er} Bataillon attaque le village même sous une pluie battante et par une nuit très noire, mais l'ennemi parfaitement outillé et qui dispose de projecteurs aveugle nos vagues d'assaut et ses mitrailleuses invisibles et nombreuses entrent en action.

La même ténacité est déployée dans l'attaque de BOUREUILLES, le 21 décembre, par le 3^e Bataillon qui, sous le commandement du Chef de Bataillon, réussit à progresser sous les mitrailleuses ennemies.

Le même jour, la 2^e Compagnie opère sur VAUQUOIS, tous ses Officiers tombent successivement au cours de l'action, un Fourrier la commande en fin de combat.

ANNEE 1915

1° Combat en Forêt pour la cote 263

Après quelques jours de repos, le Régiment remonte en secteur dans la forêt de Hesse ; au cours de la reconnaissance d'un point particulièrement délicat, le colonel FOUREST tombe frappé d'une balle au coeur. Le Lieutenant-Colonel POIGNON le remplace.

A la fin du mois de janvier, le 131^e est devant la cote 263, observatoire convoité par tous. Il occupe l'endroit réputé le plus dangereux. Les tranchées, creusées dans un sol friable, constamment effondrées par l'explosion des projectiles ennemis, ne peuvent être occupées que par un travail de réfection constant, opiniâtre et d'autant plus dangereux que l'adversaire perçoit les moindres bruits.

Une première action est montée le 26 janvier. Le Sous-Lieutenant D'AMADE est tué au cours d'une patrouille.

Le Lieutenant BORGNIS-DESBORDES se jette le premier dans une brèche du réseau allemand, puis se précipite, revolver au poing, dans une tranchée où il est frappé mortellement.

Le 17 février, nouvelle action ; le Commandant BOURDELOIS est tué en donnant le signal d'attaque. Les mitrailleuses ennemies crépitent de tous cotés et imposent un temps d'arrêt. Le Lieutenant JEULIN se lève pour entraîner ses hommes, mais il est tué aussitôt. La 2^e compagnie, sous les ordres du Lieutenant BLANCHARD, se couvre de gloire, mais bientôt tous ses Officiers sont tués. Le Sergent ARTHEBISE la commande, elle réussit à se maintenir toute la journée, accrochée à la pente, et sa belle conduite lui vaut une citation à l'ordre de la D. I.

2° Devant la cote 263

Le régiment y soutient tout le printemps de 1915 la lutte des engins de tranchées fin. Le Commandant SDILON, secondé par le Sergent COUVILLERS, les organise et gêne considérablement l'ennemi qui les fait prendre à partie par ses batteries de 150. Un jour, un canon AaSEN installé en position est particulièrement visé, ses servants se dispersent, la pièce va être détruite. Le Chef de Bataillon, qui observait le résultat de ces tirs, regagne la pièce sans hâte, la relève sous une avalanche de 150, la charge sur ses épaules et la met à l'abri dans la tranchée de 1^{er} ligne.

A la fin de mai, le 131^e quitte la 9^e D. I. pour entrer dans la composition de la 125^e Division et change de secteur.

3^e Bolante, 13 juillet

Le 4 juillet à Bolante, le Lieutenant-Colonel ARDOUIN prend le commandement du 131^e dans des circonstances particulièrement graves et qui vont mettre à la plus rude épreuve les qualités guerrières du Régiment ; une bataille sans précédent s'engage dans les ravins et les fourrés de l'âpre forêt d'Agonne avec les masses d'infanterie et d'artillerie du kronprinz impérial, réunies contre nous.

Le 10 juillet, au matin, les Allemands commencent le réglage de leur artillerie lourde, et, pendant deux jours, un tir précis et serré de 210 et de gros minen s'abat sur nos hommes qui tiennent depuis déjà 18 jours. Le 12 juillet, le Capitaine de SAINT-JOUAN, Officier de cavalerie venu dans l'infanterie sur sa demande, est tué. Le soir, on reçoit l'ordre de relève : les hommes harassés exécutent sous les barrages et à travers les ravins une marche exténuante. Arrivés au Claon, ils ont à peine mis sac à terre que la canonnade redouble de violence sur toute l'étendue du front.

Le 3^e Bataillon aussitôt alerté remonte vers les Courtechausses, sous le barrage. Il croise les premiers blessés que l'on emporte pantelants, brûlés, aveugles et parlant de gaz asphyxiants et de liquides enflammés. Le Colonel ARDOUIN, enfourchant un cheval d'éclaireur, gagne à vive allure le P. C. du Cottage et ses ordres aux Chefs de Bataillon.

Le 3^e (Commandant Paul) doit gagner Bolante et le Cottage . La forêt est hachée, les pistes sont jalonnées de cadavres, et le ravin tout entier est rempli de fumée, de poussière et surtout de gaz asphyxiants. Les hommes, sans lunettes ni masques protecteurs, exténués par une nuit entière de marche à travers des ravins abrupts, exécutent le mouvement haletants et suffoqués, mais résolus. Des pentes sud de la Fille-Morte et de la naissance du ravin de Courtechausses partent des rafales de mitrailleuses. Les tirailleurs allemands sont arrivés presque au P. C. du Colonel du 91^e R. I. . Le 3^e Bataillon reçoit l'ordre de contre-attaquer. Il doit conquérir l'extrémité est du plateau de Bolante et enlever la crête de la Fille-Morte ; le 2^e Bataillon tiendra l'Etoile et le Doigt de Gant. Dans le barrage qui redouble de violence, le commandant Paul lève sa canne et, montrant la crête, il crie : « Mes enfants ! Les boches sont là-haut ! » et le premier il s'élance sur la pente raide, entraînant tous ses hommes qui le suivent, électrisés par son l'exemple. Tapis dans les hautes fougères, les ennemis tentent de résister, mais, très vivement bousculés, ils ne tardent pas à déguerpir.

Les bonds se font plus courts, car les hommes sont à bout de forces, mais la progression continue sur le plateau de Bolante. Le Capitaine BOUSSION entraîne La 9^e Compagnie en brandissant sa canne qu'une balle lui casse en deux. « Ah ! les bandits ! » dit-il, et il pousse ce cri que les hommes répètent : En avant la 9^e ». Mais il tombe horriblement blessé à la cuisse ; essayant de se relever, il encourage encore ses hommes de la voix et du geste. Un brave, le Soldat Pinault, qui veut venger son Chef, tue le de tirailleur ennemi qui a tiré sur le capitaine, mais il tombe à son tour, mortellement blessé par un obus.

Ainsi, de haute lutte, à la baïonnette, et sans appui d'artillerie, le plateau de Bolante et la crête de la Fille-Morte, que les troupes du kronprinz devaient prendre et garder coûte que coûte, sont dégagés. Le soir, sous une pluie battante, après une lutte d'enfer, malgré les fatigues et les pertes, sans ravitaillement, fiévreux et brûlés par les gaz, les hommes, que soutiennent leurs Chefs toujours au milieu d'eux, organisent le terrain, patrouillent et harcèlent l'ennemi.

Quelques jours après, s'adressant aux premiers permissionnaires, le Colonel ARDOUIN leur dit : »Poilus du 131^e qui dans les tranchées avez donné les preuves de votre courage et de votre endurance, montrez-vous soldats disciplinés ! Portez avec une belle crânerie votre uniforme glorieusement déteint ! Apportez à l'arrière un peu de l'atmosphère du front ! »

Le 25 Septembre 1915

Au début de septembre, le Régiment quitte l'Argonne Occidental et va au repos dans les bois des Hauts-Bâti. Mis à la disposition du 20e Corps, il s'achemine le 24 à la nuit tombante vers Saint-Thomas par un labyrinthe de boyaux .

L'attaque se déclanche le lendemain et aussi le 131^e vient occuper les anciennes positions. Il pleut ; vers midi, l'affluence est telle dans les boyaux et tranchées par suite des corvées de toutes sortes et du transport des blessés que la circulation est impossible. Aussi le cycliste Laborie, donc la bravoure est légendaire au Régiment, porteur d'un pli urgent pour le Chef de Corps, franchit la plaine, insouciant et calme, malgré les balles et les rafales d'obus. L'attaque étant arrêtée, par ordre, le 131^e regagne les bois des Hauts-Bâti sous l'averse qui continue toute la nuit.

La Champagne

Dès le 10 octobre, le Régiment est en lignes vers Beauséjour, Maisons de Champagne. Le secteur a été entièrement bouleversé lors des attaques de septembre ; les abris sont effondrés. On travaille à la remise en état, ouvrant des tranchées et creusant des sapes. Le 12 octobre, l'ennemi inquiet de nos travaux déclanche sur les 5^e et 6^e Compagnies un tir de minen très violents, qui bouleverse toutes les organisations : le Capitaine Raynaud, commandant la 6^e Compagnie, est tué au moment où il se porte dans un endroit particulièrement exposé pour inciter ses hommes à la confiance et au courage. La conduite héroïque du Sous-Lieutenant MAYAUD-MAISONNEUVE lui vaut cette proposition pour la Légion d'honneur : « Véritable type de l'entraîneur d'hommes. Le 12 octobre 1915, devant le bois au 1/20.000^e, sous un bombardement incessant par gros minen, indice d'une attaque menaçante, a pris des dispositions les plus judicieuses pour organiser la défense de son secteur, a donné l'exemple d'un courage superbe et calme qui semblait s'ignorer et d'une remarquable ténacité au feu, a obtenu de ses hommes une succession d'efforts prodigieux, est tombé glorieusement dans la tranchée avancée que l'ennemi n'a pu aborder, car elle était tenue par une poignée de héros voulant venger le chef et se montrer dignes de lui »

ANNEE 1916

Lutte de Mines, Printemps-Eté

Le 131^e retourne à Bolante en novembre 1915, pour y soutenir, neuf mois durant, une lutte atroce que seuls pourraient évoquer ceux qui ont vécu l'horreur de ces journées d'Argonne : alertes du matin ou soir, séances de crapouillots ou de minen, à toute heure du jour et de la nuit : combats de grenades incessants ; terrain accidenté, difficile et chaotique, à force d'être bouleversé ; et, par-dessus tout, y ajoutant une horreur spéciale, la guerre de mines, où tant d'hommes seront de part et d'autre ensevelis vivants.

La 11^e Compagnie peut entièrement revendiquer l'honneur des luttes d'entonnoirs. Le 26 janvier, une mine saute, bouleverse nos petits postes et nous surprend. Le Lieutenant Comble se précipite vers l'entonnoir, en plein jour, à découvert, une lutte s'engage, violente, rapide, mais les Allemands tiennent bon. Il est impossible de les déloger. Le 2 février, la Compagnie remonte en ligne et reprend ses mêmes les emplacements. L'ennemi domine toujours et rend l'occupation extrêmement pénible. Il ne reste plus qu'à faire sauter cet entonnoir si gênant, l'explosion a été fixée au soir et la secousse formidable se produit, un vacillement s'empare des choses et fait culbuter les hommes.

Puis la détonation épouvantable et simultanée des deux mines ; une immense gerbe de feu, un soulèvement, une projection puissante de roches, de terres, d'arbres, d'objets, de débris de toute sorte, à toutes les distances, dans toutes les directions. Pendant des secondes, c'est la pluie infernale qui retombe en s'écrasant sur le sol. Une odeur âcre se dégage, la terre remuée, de poudre, de gaz délétères. Et de l'entonnoir allemand, ainsi que de nos tranchées voisines, il ne reste plus qu'une méconnaissable et gigantesque boursoufflure du sol.

Les hommes de la 11^e Compagnie s'y précipitent. En tête grenadiers et guetteurs au pas de course ; la section de ligne les suit. On saute à découvert. Le Lieutenant Combe en tête avec un brave, le Soldat FERRAND qui ne le quitte jamais, puis le sergent BUFFET avec ses grenadiers. Les balles font rage. On monte, on court, on passe quand même. Les hommes gravissent les flancs de l'excavation, s'y accrochent, tombent, se redressent, tout cela sans cri, dans un calme impressionnant. Le Lieutenant Combe atteint l'entonnoir, s'y porte et de là donne des ordres dans le plus grand calme. La lutte bat son plein lorsque, profitant de la nuit, un groupe audacieux de grenadiers allemands s'avance résolument sur l'entonnoir où se trouve le Lieutenant Combe et en atteint presque la lèvre. Il les aperçoit et fait cette simple réflexion « Mais que viennent-ils donc faire ici, ceux-là ». Ses hommes se dressent et à bout portant ouvrent le feu sur l'ennemi qui, décontenancé, hésite, recule, fait volte-face, puis redescend brusquement l'entonnoir en laissant de place en place des blessés et des morts.

Toute la nuit se passe à échanger des grenades et des coups de feu. Au lever du jour, le Lieutenant Colonel ARDOUIN vient visiter les nouvelles positions. Il félicite personnellement le Lieutenant COMBE, lui donne l'accolade et le décore sur les lieux mêmes ; il exprime également sa satisfaction aux Sous-Officiers et les hommes de la 11^e Compagnie qu'il dit être heureux d'avoir parmi les braves qu'il commande.

Le 2 avril, la scène recommence. Une mine saute, un commandant de compagnie d'une trempe merveilleuse, le Capitaine SCELLOS, entraîne vigoureusement sa Compagnie pour occuper l'entonnoir qui était un point important dans la défense du secteur. Il est mortellement frappé au milieu de ses grenadiers, participant lui-même à la lutte et communiquant à tous son ardeur héroïque. Le Soldat BRAUD qui le suit est debout sur le parapet, jetant des réseaux BRUN en avant de l'entonnoir, quand un grenadier allemand l'ajuste et le tue.

Pour nous priver d'un saillant qui nous donne des vues et des feux sur leurs positions, les Allemands font exploser une grosse mine le 23 avril. Le saillant a disparu et du haut de la lèvre du cratère l'ennemi nous guette et nous harcèle. On décide de faire sauter sa position. Le génie se met à l'œuvre et le 8 et le travail est achevé. Le Capitaine AUPERIN conduit l'attaque : il est secondé par des Sous-Officiers courageux éprouvés dans maints combats, les Sergents AUBERTIN et LEXA.

A 18 heures, l'explosion se produit, démoralisante pour l'adversaire. Aussitôt les nôtres se précipitent dans l'entonnoir dont ils atteignent sans tarder la lèvre Nord. Cependant l'ennemi se ressaisit, il lance une série de contre-attaques qui toutes sont repoussées. L'une d'elles qui est presque parvenue à nos tranchées et magnifiquement reconduite par le Sous-Lieutenant BRANCHET, que l'on voit dans un corps à corps tué à bout portant des Allemands qui tentent de lui échapper. L'ennemi changeant de tactique veut rendre la position intenable ; un tir de minen et de gros aux obus est dirigé sur l'entonnoir qui disparaît dans la fumée. Mais les nôtres tiennent toujours. Quelques jours après, un prisonnier interrogé sur l'affaire dit qu'elle avait coûté 109 hommes à l'ennemi.

Peu après, le 2 juin, à la suite d'un tir violent de minen, les Allemands exécutent un coup de main. Les vagues arrivent, déferlent avec une violence sauvage : grenadiers, tireurs, terrassiers....., par les lignes successives. Un jeune sous-lieutenant, MIRON de l'ESPINAY, se porte au secours du poste menacé. Une mêlée terrible s'engage ; les hommes luttent corps-à-corps avec un acharnement indescriptible. Les grenades éclatent en pluie meurtrière autour du jeune Chef qui se bat furieusement au premier rang. Soudain on le voit porter sa main à son visage et pâlir sans prononcer une parole. Les assaillants déconcertés par cette réplique audacieuse ont évacué les postes envahis et fuient dans une déroute complète. Mais 11 hommes sont tués, 48 sont blessés et le chef est mourant. Cet officier de 18 ans, que tout le monde aimait pour sa bravoure enthousiaste, son cœur ardent et sa nature droite, est décoré sur son lit de mort, le plus jeune Légionnaire de France.

Durant cette période de neuf mois, le dévouement sans bornes du service médical contribue puissamment à maintenir très haut le morale du Régiment. Médecins et Brancardiers se portent

de jour et de nuit dans les postes les plus avancés, recherchant les morts, relevant les blessés tombés dans les trous d'obus, prodiguant leurs soins sur la ligne même du feu. Le Médecin auxiliaire LATOUR, connu pour sa bravoure intelligente, ses soins éclairés et sa conscience professionnelle, l'Aumônier de Bataillon PIRUS qui s'impose à l'estime et au respect de tous par l'élévation de son caractère et son esprit de sacrifice, sont par leurs seule présence au milieu des hommes un précieux réconfort moral.

Au moins d'Août, le régiment quitte enfin cette rude terre d'Argonne où il s'est cramponné désespérément, entendant montrer à l'ennemi qu'il voulait conserver intacte l'avancée de Verdun.

La Somme – Septembre – Octobre 1916

Après un court passage au Camp de Mailly, le Régiment arrive dans la Somme à la fin de septembre. L'ennemi tient solidement le bois de Saint-Pierre-Vaast. Le 131^e reçoit l'ordre de s'emparer des lisières du bois, afin d'établir une base de départ en vue de l'attaque ultérieure de la ferme du Gouvernement. Il faut enlever, sur une profondeur d'un kilomètre, un terrain hérissé de défenses accessoires, de mitrailleuses et d'abris, rempli d'ennemis.

L'attaque est fixée au 27 septembre. Mais, à l'aube, un groupe d'une cinquantaine d'allemands sortant de leurs tranchées la devance. Le Lieutenant GUYONNAUD et le Sous-Lieutenant MATHIEU qui se jettent sur eux avec la poignée d'hommes qui les entourent et leur élan qui gagne tout le Régiment précipite l'attaque. Voici le texte de la citation d'un vaillant mitrailleur du 1^{er} Bataillon, le Soldat LECLERC (Florian) : « Soldat mitrailleur d'une trempe exceptionnelle. Le 27 septembre 1916, s'est précipité, d'un super élan et avec un sublime le mépris du danger, sur la tranchée allemande, y a fait une dizaine de prisonniers et a ainsi déterminé le mouvement en avant. A puissamment contribué à la conquête et à la conservation de la position ennemi ».

Trois zones battues par les 150 et les 210 sont successivement franchies d'un seul élan ; devant La deuxième position allemande un feu d'enfer accueille nos premiers éléments qui de suite terrassent et se creusent de hâtives tranchées. Mais, dans sa rage de vaincre, l'adversaire s'acharne sur cette ligne qu'il a dû nous abandonner. Des hauteurs de Malassisse qui dominent le champ de carnage, ses observateurs règlent le tir, comme au polygone, et posent leurs obus là où il leur convient.

Quand des groupes se forment, c'est par rafales effroyables qu'il retourne profondément le sol. Le Sous-Lieutenant MATHIEU est tué. Sa belle conduite lui vaut cette proposition pour la Légion d'honneur : « Jeune officier d'élite d'allure bien française, affrontant le danger avec une élégante insouciance. Avait su par son abord séduisant et sa belle attitude au feu conquérir l'estime de ses camarades et l'affection de ses hommes. Le 27 septembre 1916, a profité d'une occasion favorable pour enlever d'un élan superbe sa section à l'assaut de la position ennemie et a fait quarante prisonniers ; mortellement blessé en organisant le terrain conquis ».

Sous ce déluge d'obus et de balles, la liaison qui est devenu impossible ; mais elles existent dans les cœurs. Chaque sent que, de sa résistance sur place, dépend le sort du Bataillon et l'issue de toute la bataille. Et la fatigue disparaît. Les mitrailleuses trouvées dans la boue, les fusils-mitrailleurs aux mécanismes raidis, quelques grenades jalousement conservées, tout se dresse contre les colonnes ennemies qui ne peuvent parvenir jusqu'à nos éléments avancés. La nuit se fait : on apprend que le Capitaine AUPERIN a été atteint par une balle au ventre : « Mes amis j'appréhendais la mort, s'écria-t-il, mais après une si belle journée il m'est égal de mourir ». La journée du 27 septembre laisse dans le cœur des chefs et des soldats un souvenir inoubliable et un sentiment d'estime réciproque : « Je ne les ai jamais vus aussi admirables, disait le Capitaine POMMIER, parlant de ses hommes ; j'ai dû plusieurs fois les arrêter ».

Le 26 septembre, le 3^e Bataillon prend position à droite du 1^{er} Bataillon, tandis que le 2^e aménage son terrain. Le soir, obliquant vers la gauche, le 2^e va relever les chasseurs devant

Raucourt, aux lisières des jardins. Puis s'étalant l'un vers l'autre, le 2^e et le 3^e se rejoignent, tandis que 1^{er} s'éclipse insensiblement vers l'arrière pour prendre position devant la route de Béthune.

Il pleut à verse. Le temps est d'un gris sombre. Le champ de bataille est sinistre de dévastation et d'horreur.

Le 3 octobre, c'est le tour d'attaque du 2^e Bataillon, il faut enlever les organisations ennemies de la lisière sud-ouest du bois Saint-Pierre-Vaast. Au moment où la lisière apparaît toute proche, la fusillade se déchaîne et, à gauche du Bataillon, quelques combats à la grenade annoncent la lutte sans merci. Le Lieutenant TROTIN stoppe dans un trou d'obus : l'observateur allemand l'a vu et toutes les mitrailleuses tirent sur l'Officier. La nuit venue, il veut parcourir le front de son unité ; il secoue ses hommes, aucun d'eux ne répond. Ils ont tous été fauchés par les mitrailleuses.

Les pertes sont sévères ; au cours du repos passé à Etinhen, de gros renforts composés de la classe 1917 arrivent et sont aussitôt incorporés. Dès leur premier contact, à l'exemple de leurs aînés, ils feront bonne figure, malgré la violence particulière de l'artillerie et sous de véritables ouragans de feu. Le 29, ils sont en ligne dans un secteur bouleversé par les obus. La pluie a effondré tranchées et gourbis, il n'existe plus de retranchements et les petites postes sont tapis dans des trous que les averses d'automne transforment en marais. Et cependant, telle est l'activité du Régiment, qu'au bout de quelques jours, le secteur n'a plus le même aspect ; c'est de là que vont partir les attaques de la Brigade Messimy. Le lieutenant- Colonel ARDOUIN sera cité à l'ordre de cette Brigade pour avoir dans une large part contribué à son succès. La relève se fait sous la neige ; elle est très pénible sur ces longues routes de Somme, transformées en bourbiers. A force de volonté, elle s'effectue en bon ordre, malgré le froid, la fatigue et la douleur.

Le 131^e passe l'hiver dans le secteur de Beaumarais, Berry-au-Bac ; il fait un froid terrible. C'est l'époque des coups de main. Une brillante action qui nous vaut 25 prisonniers est menée par le Capitaine PASCAL sur le bastion du Choléra. Les grenadiers ennemis essaient de résister, mais nos braves engagent la lutte. Le Caporal de ROCQ soutient le combat seul contre un groupe d'Allemands qu'il maintient dans la tranchée de soutien pendant que ses nettoyeurs visitent les abords. Le Soldat BOUARD blessé ramène un prisonnier, puis se précipite à nouveau vers la tranchée ennemie pour aller chercher un de ses camarades qu'il ramène dans nos lignes, il est blessé une deuxième fois.

Offensive du 16 avril 1917

Le 131^e, réserve de C. A., est placé derrière la 10^e Division ; il doit exploiter le succès et ne quitter ses emplacements qu'après l'enlèvement de la deuxième position.

Le 18, il nettoie le bois des Boches et le 19 un sous-secteur est organisé sous les ordres du Lieutenant-Colonel ARDOUIN. Après l'attaque, l'artillerie ennemie réagit violemment. Les travaux d'organisation sont activement poussés en vue de la reprise de l'offensive. Sur le plateau qui regarde Juvincourt, les hommes creusent des trous individuels qu'ils relient ensuite. Du haut de la butte de Prouvais l'observateur allemand dirige sur toutes nos positions un tir incessant de jour et de nuit. Le Lieutenant SCHUTZ, tué le 29, est proposé à la Légion d'honneur : « Jeune officier de glorieuse espérance, nature d'élite, répandant autour de lui la bonne humeur et l'entrain, communiquant à tous son ardeur à exécuter les ordres reçus avec un optimisme confiant. Plusieurs fois cité et blessé. Le 29 avril 1917, devant Juvincourt malgré un bombardement incessant, a obtenu de sa Compagnie une activité au travail, une résistance à la fatigue, une attitude sous le feu ce qui lui ont permis de se consolider sur une position récemment conquise ; à donné une nouvelle preuve éclatante de ce que peut le Chef aimé et admiré par ses hommes. A été tué glorieusement dans la tranchée dont il avait la garde ».

Bien qu'il n'est pas été appelé à participer effectivement à l'attaque, le 131^e joue un rôle aussi brillant dans la défense du terrain conquis que naguère dans l'attaque. Sous un feu bien réglé et très meurtrier, il a su trouver et créer la position la plus favorable pour de nouveaux combats.

Juvincourt – 21 Novembre 1917

Le 21 novembre, l'attaque du saillant de Juvincourt, confiée au Régiment, est conduite par les Bataillons BARRANQUE et BRISSON, le deuxième ravitaillant en matériel et munitions.

Le départ des vagues s'exécute dans un ordre parfait ; le Lieutenant SIBIEUDE est frappé le premier. « Commandant de Compagnie énergique, exigeant pour lui-même comme pour ses subordonnés, d'une bonne humeur communicative, a fait preuve d'un entrain qui ne s'est jamais ralenti. A entraîné personnellement sa Compagnie dans un élan superbe et à trouver la mort dans les tranchées conquises. » Moins de deux heures après, tous les objectifs sont atteints ; 450 prisonniers sont déjà dénombrés, dont 3 officiers. Un jeune Aspirant, ROBERT de SAINT-VICTOR, blessé grièvement au moment où il va atteindre son premier objectif, fait un suprême effort pour pénétrer dans la tranchée allemande. Le Sous-Lieutenant LAVAULT, qui, malgré son jeune âge, a su inspirer à tous une confiance sans borne, conquiert de haute lutte l'objectif qui lui est assigné et de sa propre initiative, par un habile mouvement de flanc, arrête net une contre-attaque. Une section de la 9^e Compagnie, surnommée « Compagnie des As du Régiment », - ses quatre Officiers ne comptent pas à eux tous 80 ans – pénètre profondément dans les lignes ennemies. Le Sous-Lieutenant JAUNON, qui a eu la cuisse fracassée, peut-être rapporté dans nos lignes grâce au dévouement de ses hommes, et quand le Chef de Corps les complimente, leur réponse est unanime : « Notre Chef de Section est un As ; nous ne voulions à aucun prix le laisser entre les mains des Boches. »

L'artillerie ennemie reste très active ; à l'aube, le Lieutenant-Colonel ARDOUIN, visitant les tranchées et les petits postes, félicite les hommes ; la satisfaction du devoir crânement accompli et couronné de succès est sur tous les visages. Au petit jour, l'ennemi, revenu de sa surprise, lance de furieuses contre-attaques qui sont toutes repoussées. La lutte a été particulièrement vive devant la 3^e Compagnie, où les grenadiers allemands ont atteint les réseaux. Grâce au sang-froid du Lieutenant THIEBAUT, debout au milieu de ses hommes, et au courage d'une poignée de braves tels que le Caporal GAVEAU, qui monte sur le parapet, abat à la grenade l'Officier qui commande des vagues d'assaut, le détachement ennemi se disperse, laissant des morts et des blessés.

Le 12 décembre 1917, le Régiment est cité à l'ordre de la 6^e Armée, dans les termes suivants : « Sous les ordres du Lieutenant-Colonel ARDOUIN, s'est distingué partout où il a été engagé, particulièrement en Argonne, le 13 juillet 1915, en Champagne en 1915, dans la Somme en 1916, puis dans l'Aisne en avril 1917. Le 21 novembre 1917, s'est brillamment emparé, sur un front de 1500 mètres, d'organisations puissamment défendues, conquérant d'un seul élan tous ses objectifs, faisant 450 prisonniers et repoussant toutes les contre-attaques ennemies » (Ordre n° 541).

Tout l'hiver se passe dans le secteur de Craonne. Aux premiers jours de repos que le Régiment prend à Verberie, le Général PELLE, commandant le 5^e Corps, remet la Croix de Guerre au Drapeau.

Après quelques exercices avec chars d'assaut, organisés au camp de Champlieu, une série d'étapes conduisent le 131^e dans la région de Guny-Pont-Saint-Mart ; mis à la disposition de la 161^e D. I., il commence sur la deuxième position d'importants travaux.

Attaques de Mars (21 – 24) – Tergnier

Quand se déclenche la grande offensive allemande, le 131^e, alerté le 22 mars, quitte précipitamment ses emplacements pour se porter au secours de la 5^e Armée anglaise bousculée. Il se dirige sur les lignes sous un brouillard qui rend l'orientation très difficile. L'ordre d'attaque arrive le soir même : il faut, à l'aube, enlever Tergnier, rejeter l'ennemi au-delà du canal de Saint-Quentin et enrayer à tout prix l'avance des armées allemandes sur Noyon. Le Régiment attaquera sans appui d'artillerie et avec deux Bataillons, le Bataillon BARRANQUE est en réserve de la 50^e Division anglaise dans la région d'Autreville.

La marche à travers Chauny est exténuante. A 6 heures, cependant, les unités sont en place. Sans aucune préparation d'artillerie, les deux Bataillons se lancent à l'assaut dans le plus grand ordre. La progression se fait par bonds successifs et rapides et bientôt les lisières de Tergnier sont en notre possession.

A la suite de concentrations de réserves de très denses dans Tergnier, l'ennemi prononce deux contre-attaques. Tous ses efforts restent vains. Le Capitaine BERTHOUT tombe mortellement frappé, alors qu'il incitait la poignée d'hommes qui lui restait à la confiance et au courage.

Quelques instants après, une autre contre-attaque très puissante se déclenche sur le 2^e Bataillon ; le brouillard, très épais, paralyse notre orientation et facilite au contraire l'infiltration. L'ennemi contourne le 3^e Bataillon, nos pertes sont élevées : il ne reste plus que trois officiers.

Les pionniers, le Lieutenant DUFRENON, la liaison, Lieutenant LAURENT et les secrétaires avec l'Adjudant-Chef BILLOT constituent la seule réserve que le Colonel peut opposer à un flot qui apparaît de plus en plus envahissant. Tous sont déployés sur les pentes nord de Viry-Nouveau, afin de barrer les chemins venant de Tergnier. Le crépitement des balles se rapproche ; les blessés qui affluent disent tout l'acharnement de l'ennemi, nos pertes et la résistance héroïque des deux Bataillons.

L'Officier de renseignements, le Lieutenant SERVOINGT, exécute plusieurs reprises des reconnaissances hardies jusqu'aux lignes avancées allemandes : « Officier de haute valeur morale et professionnelle, modeste comme les natures d'élite, il trouve une mort glorieuse en entraînant à la contre-attaque divers éléments français et anglais qui fléchissent devant la ruée de l'ennemi. »

Avec la nuit, le choc s'amortit ; dans la tranchée où a été fixé son P. C., le Colonel reçoit le Capitaine d'un Groupe cycliste venu se mettre à sa disposition.

Un beau clair de lune favorise l'aviation ; des escadrilles allemandes survolent à faible hauteur de nos positions, mitraillant colonnes et convois. A l'aube, le Chef d'un Groupe d'auto-mitrailleuses vient se mettre également à la disposition du Colonel.

La mission du groupement ARDOUIN est de tenir sur place et de ne se décider au repli vers Chauny que s'il y a danger d'encerclement. Au petit jour, dans le brouillard, la progression ennemie s'accroît. Un instant même, le Peloton de pionniers et le 3^e Bataillon se trouvent en flèche, mais ils sont dégagés grâce au dévouement d'auto-mitrailleuses, qui se jettent à corps perdu sur la route, dispersent des groupes ennemis et facilitent de la capture des prisonniers.

On se bat dans Viry-Nouveau : il n'existe plus de Section ni de Compagnie, mais des groupes mêlés d'Anglais et de Français. Quelques Chefs survivants qui conduisent ces groupes sont armés de fusils. Le Colonel ARDOUIN prend le commandement de tous les éléments des divers Régiments pour coordonner les efforts et prolonger la résistance.

Toutes les liaisons avec l'arrière et avec les unités voisines sont rompues. On se fixe aux lisières de Chauny, mais aussitôt une reconnaissance d'Officiers se trouve face à face avec les avant-gardes ennemies, à Oignes. Il faut gagner Abbecourt sans tarder. Les lisières du village sont héroïquement défendues toute la nuit : à la faveur du brouillard et de l'obscurité, les Allemands s'infiltrèrent et tentent de forcer le passage à niveau. Le Lieutenant LAULHE contre-attaque ; les autos-mitrailleuses multiplient leurs incursions. La Compagnie BOUVET offre une résistance opiniâtre ; le Sous-Lieutenant GODEFROY empêche l'ennemi de franchir la voie ferrée.

Nous sommes menacés d'un complet enveloppement, quand l'ordre de repli est donné par le Général de Division ; le mouvement s'exécute avec ordre comme à la manœuvre, sous la protection du Groupe de mitrailleuses Dubois et du Peloton de pionniers. Vers 14 heures, l'Oise est franchie sans incident au pont de Manicamp.

Le Lieutenant-Colonel BEURTON, Chef d'état-major de la 125^e D. I, remplace dans le commandement du Régiment le Colonel ARDOUIN, nommé au commandement de l'I. D., et ses premières paroles sont un hommage d'admiration envers le tout 131^e, ses morts glorieux, ses blessés héroïques et son ancien Chef, âme de la résistance durant ces rudes journées. L'heure était terrible, dit-il, l'ennemi déferlante comme une vague en furie dans les plaines de Chauny a trouvé devant lui le Chef qui, se mettant en travers des masses envahissantes, avait dit : « Je suis là avec mon Régiment, celui de Bolante et de Juvincourt ; »

Le 5 mai, le Général commandant la 3^e Armée cite à l'ordre le 131^e : « Régiment d'élite qui, sous l'habile direction de son Chef, le Colonel ARDOUIN, vient de se couvrir de gloire. Ayant reçu l'ordre d'enrayer à tout prix la progression des masses allemandes, s'est lancé à l'attaque, le 23 mars 1918, avec une superbe crânerie et a défendu ensuite le terrain conquis avec une rare opiniâtreté. Pendant les jours suivants, a continué à combattre contre des forces supérieures, poussant la résistance jusqu'à l'extrême limite ; a accompli ainsi noblement et avec un plein

succès la mission périlleuse et délicate qui lui avait été confiée. » (Ordre n° 409).

Par décision du Général Commandant en Chef, en date du 5 mai 1918, le port de la fourragère aux couleurs du ruban de la Crois de Guerre a été conféré au 131^e qui a obtenu deux citations à l'ordre de l'Armée pour sa belle conduite devant l'ennemi. Le général PETAIN attache lui-même la fourragère au drapeau.

Attaque du 9 juin : Le Matz, Ricquebourg, Antheuil

A peine reconstitué, le Régiment entre en secteur à Canny-sur-Matz. Le 5 mai, à 16 heures, un groupe de volontaires, sous les ordres du Sous-Lieutenant BERNARD, saute sur un petit poste ennemi à la lisière du bois des 21 peupliers. La sentinelle est enlevée, bâillonnée, par le Général MENARD, qui la ramène dans nos lignes. Mais le Sous-Lieutenant BERNARD n'écoutant que sa jeune intrépidité, se jette à la poursuite des allemands, pénètre le premier, revolver au poing, dans un grand abri souterrain occupé par de nombreux adversaires, et seul, engage audacieusement une lutte au cours de laquelle il succombe.

Le 17 mai, un coupe de main exécuté par la 10^e Compagnie réussit pleinement; l'Adjudant VARENNE, Chef de Section d'une énergie farouche et d'un sand-froid merveilleux, s'avance avec quelques hommes, s'impose à l'adversaire par son attitude et réussit à faire prisonniers un Commandant de Compagnie, un Sous-Officier et trois Soldats.

Les renseignements des prisonniers nous fixent sur l'emplacement de la tombe du Sous-Lieutenant BERNARD ; le 18 mai, au cours d'un nouveau coup de main exécuté par la Section RINGUENET, le Caporal CROZAT, vieux Soldat de la meilleure trempe, et le jeune Daniel FONVIEILLE partent volontairement chercher le corps de leur Officier dans les lignes ennemies; ils réussissent à l'exhumer et à le ramener pendant que la reconnaissance a engagé le combat, montrant ainsi la fraternité d'âme et le dévouement au Chef, qui sont les règles au 131^e.

Le régiment est tout entier en réserve sur la deuxième position, lorsque dans la nuit du 9 juin l'ennemi déclenche un violent bombardement sur une très grande profondeur. Dans la région basse de Neuville-Ricquebourg, le nuage de fumée est particulièrement dense et l'air irrespirable. Des nuages artificiels, créés par bombardement, sont posés en arrière de nos premières positions et s'échelonnent ensuite, d'après les progrès de l'infanterie allemande, surveillée par ses avions.

Au petit jour, une reconnaissance en forêt met le Colonel au courant des progrès de l'infanterie ennemie.

Il est 8 heures, quand les agents de liaison signalent que l'ennemi pénètre dans le parc de Ricquebourg et aborde Mareuil. Le Bataillon DUBOIS, menacé sur son flanc droit, contre-attaque à plusieurs reprises. Le Capitaine MOURGUES dirige personnellement l'attaque sur un groupe d'Allemands qui tente d'aborder nos lignes, le met en fuite et capture un prisonnier. Un brave, le Caporal DARROUX, de la 5^e Compagnie, se poste sur un talus, et avec son fusil mitrailleur défend pendant plus de deux heures la grande route de la Berlière. Un jeune et vaillant mitrailleur, PRUNET Emile, voit tous ses camarades tués ou blessés autour de lui ; resté seul à sa pièce, il décime les groupes qui veulent l'encercler et ne rejoint son unité qu'au dernier moment, en ramenant son arme.

De grand matin, le Commandant de l'I.D. 125, suivi de son état-major, quitte Ricquebourg et rejoint le Colonel commandant le Régiment. La pression est forte sur les deux ailes, malgré la résistance héroïque sur la droite, tenue par les territoriaux.

La journée est claire: l'aviation ennemie très active survole la plaine et bombarde nos troupes qui dans les champs de Bourmont ne trouvent de couvert que dans les avoines et les blés très hauts.

Jusqu'au soir la lutte reste très âpre. Chaque sillon est solidement défendu ; les chemins creux de la distillerie et de Bourmont sont le théâtre de sanglants combats.

Devant un fort groupe ennemi muni de mitrailleuses légères, une portion de la ligne fléchit un instant; le Colonel ARDOUIN, armé d'un fusil, regroupe des soldats sans chef et les reporte personnellement sur la ligne de combat.

Le Matz est franchi sans incident. Il faut tenir à tout prix sur les lignes Antheuil-Vignemont et empêcher toute infiltration de Marquéglise vers Antheuil.

La nuit tombe : tous nos blessés réfugiés dans les caves de Marquéglise sont évacués par le

service sanitaire du Régiment, avec des moyens de fortune.

Le lendemain dans la matinée, on voit s'emplier de troupes les bois de Ressons et du Petit-Mont. L'infiltration commence : ce sont des troupes de tirailleurs qui cheminent dans les blés ; ils marchent en échelon, et chaque bond est marqué d'une fusée blanche.

Vers midi, après une préparation rapide, les Allemands attaquent à droite fin le bois de le Montagne, et bientôt l'on voit descendre des hauteurs de grosses fractions du Régiment de gauche qui découvrent notre flanc. Le Colonel ARDOUIN et le Lieutenant-Colonel BEURTON se fixent au passage à niveau d'Antheuil et, grâce à leur sang-froid, stabilisent la ligne en ce point.

Il ne faut plus dès lors songer à se replier, mais organiser Antheuil entre centre de résistance et le conserver malgré tout.

Et de fait l'Allemand ne pourra entamer l'îlot d'Antheuil et, grâce à l'héroïsme de nos mitrailleur, qui briseront tous les assauts.

Durant cette journée du 9 juin, malgré les gaz et l'obscurité complète, débordé sur ses ailes, le 131 e n'a cessé de manœuvrer constamment dans les mains de ses Chefs, effectuant sur ordre et avec la plus grande régularité, les mouvements qui ont imposé des retards considérables à la progression ennemie et permis l'arrivée des renforts. Bien que durant cette période du 9 au 14 juin l'effort demandé fut considérable beaucoup d'hommes n'avaient pas dormi depuis le 6 juin, chacun dans ces circonstances difficiles, s'est efforcé de bien faire, de faire mieux, d'être digne de la belle renommée du Régiment.

Le 10 août 1918, par décision du Général Commandant en Chef, le 131 e est cité à l'ordre de la 3^e Armée: « Sous le commandement du Lieutenant-Colonel BEURTON a enrayé la ruée des masses allemandes déclanchée après un bombardement d'une extrême violence, s'opposant à tous les débordements, maintenant sous ses feux les attaques furieuses de l'ennemi et lui faisant subir des pertes énormes. A ensuite brisé toutes les attaques et avec une opiniâtreté exemplaire a pendant quatre jours défendu et maintenu inviolé le point d'appui qu'il avait reçu ordre de conserver ».

Attaque du 15 juillet - Jaulgonne

Le 28 juin, le Régiment est en secteur dans la boucle de la Marne, devant Jaulgonne, en liaison à gauche avec une unité américaine qui tient la vallée de Surmelin.

Il a pour mission de défendre le terrain qui lui est confié. Aucun mouvement de repli ne doit être envisagé. Le secteur est d'ailleurs renforcé par une puissante organisation d'abatis et de réseaux.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, l'artillerie ennemie jusqu'alors silencieuse ouvre un feu violent d'abord sur les batteries, puis sur les positions de l'infanterie. Des tirs de minen sont dirigés sur les berges de la Marne. Toutes les pistes, tous les sentiers sont battus, les obus toxiques sont nombreux.

Sous le couvert de la fumée, l'ennemi traverse la Marne sur des embarcations légères; les avant-postes résistent désespérément. La 9^e Compagnie, sous les ordres du Lieutenant LAVAULT un tout jeune Officier d'un entrain endiablé, disperse une batterie qui s'installe à proximité ; des parlementaires sont reçus à coups de feu. Pendant que 9^e Compagnie lutte jusqu'à épuisement complet des munitions, à Reuilly la 6^e Compagnie se groupe autour de son chef, le Capitaine VERSE, et se fait massacrer plutôt que d'enfreindre l'ordre reçu. Une lutte se poursuit dans les rues et les maisons. Le Capitaine est tué ; son texte de citation dira de lui : « Commandant de Compagnie d'une trempe merveilleuse, fidèle à la vieille devise » : « A cœur vaillant, rien d'impossible ». S'est fait remarquer dans tous les combats auxquels il a pris part par une attitude énergique et calme au feu, par sa fermeté et son esprit de décision. Quatre fois cité. Le 15 juillet 1918, commandant une Compagnie aux avant-postes de Reuilly, a donné l'exemple de la plus haute valeur morale par l'oubli de soi pour autrui, a rempli héroïquement sa mission de sacrifice, s'est fait tuer sur les bords de la rivière qu'il devait défendre à tout prix ».

Le Commandant RENE, atteint aux premières heures du bombardement, meurt en excitant ses hommes à la résistance et en manifestant sa joie de verser son sang pour la Patrie.

Le Bataillon DUBOIS tient le plateau ; privé dès le matin de toute liaison à la suite d'un bombardement sans répit il multiplie les contre-attaques pendant que derrière lui le Bataillon

NAEGELIN tente de se relier avec le 76^e qui opère à droite. Le Soldat DECHARIERE se heurte à des groupes ennemis qui lui barrent la route, engage la lutte, repousse l'adversaire, rend compte et tient le sentier pendant cinq heures.

A 9 heures, le Bataillon DUBOIS complètement encerclé ne possède plus aucune communication avec le Chef de Corps. Un jeune Soldat qui s'était révélé lors d'un coup de main devant Canny, Frédéric GROS, s'offre comme volontaire pour effectuer une liaison entre le Colonel et le Capitaine DUBOIS ; plusieurs de ses camarades ont été tués, dont le Cycliste LABORIE, sans pouvoir exécuter l'ordre. GROS traverse les lignes tenues par l'ennemi ; sommé de se rendre, il fait le coup de feu et revient près du Colonel apportant des renseignements précieux.

Vers midi, le cercle se refermant autour de lui, le 1^{er} Bataillon gagne la lisière du bois des Etangs et grâce au merveilleux sang-froid du Capitaine NAEGELIN, les éléments sont tous groupés et se fixent définitivement en ce point.

Une fois de plus, le 131^e qui avait l'ordre de combattre sur place sans idée de repli et d'arrêter l'ennemi remplit sa mission, le Bataillon d'avant-postes s'est fait tuer sur place ; le Bataillon DUBOIS encerclé s'est défendu héroïquement et luttait encore contre l'ennemi à 15 heures 30 ; il n'a pas lâché pied. Le 1^{er} Bataillon, ne disposant d'aucun élément réservé, a supporté les coups les plus furieux. Le régiment tout entier, est resté digne de son passé des journées de Bolante, de Juvincourt, Chauny et Antheuil.

Pendant un court séjour dans un secteur de Lorraine (15 août-23 septembre 1918), le Lieutenant-Colonel BEURTON quitte le régiment, il est remplacé par le Lieutenant-Colonel LAPRADE.

Rappelé de Lorraine, le 131^e rentre en secteur le 6 octobre devant Monthois et Challerange; l'ennemi se cramponne désespérément aux falaises de Primat où, de longue date d'ailleurs, il a aménagé d'innombrables blockhaus à ciel ouvert où se cachent des mitrailleuses. Le Régiment progresse rapidement jusqu'à l'Aisne.

Devant lui la rivière est considérablement grossie par les pluies d'automne ; toutes les prairies d'Olizy sont inondées; il n'y a plus ni pont, ni jetée. Plus loin, les falaises de Primat sont recouvertes de taillis et coupées de ravins profonds; l'ennemi tient là dans ces grands bois qui vont de la rivière à la Croix-au Bois.

Le 12 octobre, ordre est donné de franchir l'Aisne et de continuer la poursuite dans la forêt de Boulton, le 2^e Bataillon est chargé de l'opération. Malgré le bombardement, sous une fusillade intense les compagnies se lancent à l'assaut « Garde à vous! En avant! » s'écrie le Capitaine GALAUP et tous s'élancent sur la passerelle. Devant l'entrain et le cran de nos hommes le Commandant des avant-postes ennemis lance trois fusées qui sont le signal du repli. Malgré les obstacles, les Compagnies, à l'aube, occupent le sommet des croupes et découvrent la pointe du clocher de Primat.

Mais les mitrailleuses ennemies qui dominant nous infligent des pertes. Un ordre de repli atteint le 2^e Bataillon alors que, déjà il fait grand jour. Il était impossible de regagner la passerelle; les Capitaines GALAUP et ROUDEIX rassemblent quelques chargeurs de F. M. et les brûlent sur les vagues qui l'enserrent.

Un ordre allemand tombé entre nos mains quelques jours après relate que l'ennemi, surpris par l'ardeur de nos Soldats et leur mordant audacieux, a cru à une attaque menée par au moins deux Bataillons.

Le Bataillon MAGNE, recommence le lendemain la même opération avec le même cran et le même esprit de devoir. Sous un bombardement par obus toxiques d'une violence inouïe, il atteint les lisières d'Olizy ; comme la veille, un ordre de repli rappelle en plein jour sur la rive gauche nos troupes qui ne se décrochent qu'au prix de grosses pertes sous le feu d'un ennemi qui occupe les positions les plus avantageuses.

Le franchissement de l'Aisne apparaît dès lors comme une opération très difficile; on tente une progression parallèle aux rives, en direction de Primat-Longwe. Les trois Bataillons y font coopèrent efficacement; c'est la lutte sous bois, dans les ravins à pic. L'ennemi, qui dispose d'un nombre incalculable de mitraillettes, gêne considérablement notre progression qui continue cependant. Des nids de résistance sont cernés, plusieurs postes enlevés, la 2^e Compagnie capture 28 prisonniers.

A bout de forces, le Régiment est relevé, près de la moitié de l'effectif a dû être évacué à la

suite d'intoxication par les gaz.

A la suite de ces opérations le Régiment était proposé pour une Citation à l'ordre de l'Armée GOURAUD, dans les termes suivants :

« Régiment héroïque, dont l'ardeur combative dans l'attaque est égale à l'esprit de sacrifice dans la défensive.

« Le 15 juillet 1918, sur la rive sud de la Marne, devant Jaulgonne et Reuilly, a opposé à l'offensive ennemie une résistance héroïque, se maintenant en fin de journée sur la position assignée, et permettant aux troupes en réserve d'intervenir.

« Les 10 et 11 octobre, a réalisé une avance de plusieurs kilomètres au sud de Vouziers, bousculant l'ennemi et conquérant de haute lutte les villages de Vouziers, de Monthois et Brécy.

« Les 12 et 14 octobre, a franchi à deux reprises et sur des passerelles de fortune l'Aisne considérablement grossie par de vastes inondations ; s'est porté audacieusement à l'attaque des falaises et des hauteurs puissamment fortifiées de Primat et d'Olizy ; malgré le feu le plus violent d'artillerie et de mitrailleuses, a progressé en subissant des pertes sensibles qu'ils n'ont pas entamé son moral.

Enfin, les 24 et 25 octobre, a réduit de nombreux nids de mitrailleuses dans la partie nord de la forêt d'Argonne, capturant des mitrailleuses et faisant des prisonniers.

« Déjà cité 3 fois à l'Ordre de L'Armée. »

Telle est dans cette lutte atroce pour les libertés du monde, l'histoire écrite par le 131^e R. I. au prix de souffrances physiques et morales que n'avaient pas connues les phalanges républicaines des plus rudes années de la Révolution.

Dans les heures tragiques où il donnait la mesure de son esprit de sacrifice, comme dans les combats victorieux où s'affirmait sa valeur offensive, il répondit toujours aux efforts que ses Chefs lui demandaient, il sut garder sans défaillances une discipline et une foi inébranlables. Il avait épuisé cette force dans son sol natal qui vit l'aube de la victoire au sein de nos plus sombres revers

COULMIERS, courte revanche de l'honneur, prélude des grandes réparations, et, dans la passé, la prise d'ORLEANS par JEANNE D'ARC, qui annonçait la délivrance totale.

L'héroïque guerrière, peinte sur les fanions pour évoquer les origines du Régiment, symbolise sa petite patrie qui, toujours prête pour défendre la plus grande, peut regarder avec une légitime fierté tous les champs de bataille de la grande guerre où tant des siens sont tombés pour que

VIVE LA FRANCE